

Le Roi Leir dans le *Brut* de Munich, chez Wace et chez Shakespeare

Le Roman de Brut de Wace, si bien connu de nos jours, n'était pas de loin la seule traduction en vers français de l'*Historia Regum Britannie* de Geoffroi de Monmouth composée au cours des XII^e et XIII^e siècles. Il subsiste toujours plusieurs fragments¹, dont le *Brut* de Munich, texte assez important de 4 180 vers, publié pour la première fois en 1877 par Hofmann et Vollmöller². C'est l'œuvre d'un écrivain du XII^e siècle, d'un savant dont la personnalité se dessine à mesure qu'on étudie sa chronique. C'est quelqu'un qui, quand il ajoute quelque chose au texte de Geoffroi, tient parfois à expliquer pourquoi il a choisi telle ou telle source³, c'est quelqu'un qui aime donner à son public des détails sur les croyances des anciens⁴, et surtout c'est un chroniqueur très sérieux qui, pourtant, se laisse pénétrer par les émotions de ses personnages, et qui sait décrire ces émotions avec sensibilité et délicatesse.

1 — On en trouvera une liste dans l'édition du *Roman de Brut* de Wace par I. Arnold, Paris (S.A.T.F.), 1938-1940, p. XCVIII, note 1, et dans l'Appendice au chapitre II de ma thèse de doctorat : P.B. Grout, *An Edition of the Munich Brut*, University of London, 1980 (inédit).

Je me sers de cette édition de Wace pour toutes les citations ci-dessous.

2 — Konrad Hofmann et Karl Vollmöller, *Der Münchener Brut. Gottfried von Monmouth in französischen Versen des XII Jahrhunderts, aus der einzigen Münchener Handschrift*, Halle a/S, 1877. Je me sers de mon édition du *Brut* de Munich pour toutes les citations ci-dessous. Ma numérotation diffère très peu de celle de Hofmann et Vollmöller.

3 —
A nostre historie repairrai,
selunc Catun vos parlerai
et laisserai esteir l'error
que nos enseignent li auctor (215-18)

4 —
Janviers (c'est-à-dire Janus) eirt deus al tens ancien,
mult i créoient li paiien.
Ce nos devisent escritures :
dous frunz avoit et .II. figures. (3537-3540)

C'est pour cette raison que j'ai choisi d'examiner ici la partie de son œuvre qu'il a consacrée à l'histoire du roi Leir, histoire bien connue d'après le texte de Wace, et naturellement d'après la tragédie très célèbre de Shakespeare. L'auteur du *Brut* de Munich a destiné 863 vers à l'histoire de Leir, à peu près un cinquième de ce qui nous reste de son œuvre, la longueur d'un lai de Marie de France, par exemple ; c'est un extrait qui mérite d'être étudié de plus près.

Dans un article paru en 1985 dans *Medium Aevum*⁵, j'ai fait quelques remarques sur l'auteur du *Brut* de Munich et sur la façon dont il a fait ses recherches et s'est servi de ses sources latines. J'ai terminé par une comparaison peu détaillée de sa version de l'histoire de Leir avec celle de Wace. C'est maintenant le moment d'approfondir cette comparaison, en y introduisant un autre point de repère : la tragédie de Shakespeare, texte que j'ai choisi simplement pour rehausser les traits littéraires du *Brut* de Munich, et parce que la pièce est très bien connue, en France aussi bien qu'en Grande-Bretagne. Je ne compte pas ajouter quoi que ce soit au *corpus* de critique sur *King Lear*, n'étant aucunement spécialiste de la littérature anglaise du XVI^e siècle.

Depuis la rédaction de mon article de *Medium Aevum* et depuis la composition de ma thèse, deux nouvelles éditions de l'*Historia*, que nous devons aux soins de Neil Wright, ont vu le jour⁶. Celles-ci, les meilleures éditions de Geoffroi qui aient paru, apporteront peut-être quelques précisions à mes conclusions en ce qui concerne les textes de Geoffroi utilisés par Wace et par l'auteur du *Brut* de Munich. Selon certains critiques, il se peut aussi que Shakespeare ait consulté l'*Historia*, car il rajoute à sa pièce quelques détails qui ne paraissent pas dans sa source la plus importante, les *Chronicles* de Holinshed⁷. Cependant ces détails se trouvent dans un autre texte anglais du XVI^e siècle, *The Mirror for Magistrates* de John Higgins, et il paraît beaucoup plus probable que Shakespeare a connu ce dernier, plutôt que Geoffroi. Nous ajoutons ci-dessous un tableau qui montre les concordances entre les divers textes en ce qui concerne quelques traits significatifs de cette histoire.

5 — P.B. Grout, « The Author of the Munich *Brut*, his Latin sources and Wace », *Medium Aevum*, LIV 2 (1985), p. 274-282.

6 — *The Historia Regum Britannie of Geoffrey of Monmouth I* Bern Burgerbibliothek, MS. 568, edited by Neil Wright, Cambridge (D.S. Brewer), 1984. *The Historia Regum Britannie of Geoffrey of Monmouth II The First Variant Version : a critical edition*, edited by Neil Wright, Cambridge (D.S. Brewer), 1988. Je cite Geoffroi à partir de ces deux nouvelles éditions.

Nom des filles de Leir

Geoffroi de Nonmouth Vulgate	Geoffroi de Monmouth variant version	Wace
1. Go(r)norilla 2. Regau / Ragau 3. Cordeilla / Gordeilla	1. Goronilla 2. Regau 3. Cordeilla	1. Go(r)norille 2. Regaü 3. Cordeille
<i>Brut</i> de Munich	Shakespeare	Holinshed
1. Goronille / Gonorille 2. Regau / Ragau 3. Cordeille	1. Coneril 2. Regan 3. Cordelia	1. Gonorilla 2. Regan 3. Cordeilla
John Higgins 1. Gonerell / Gonorell 2. Ragan 3. Cordila / Cordell / Cordile		

Nom et titre des maris des filles de Leir

Geoffroi de Monmouth Vulgate	Geoffroi de Monmouth Variant Version	Wace
1. Ma(u)glaurus dux Albanie 2. Henwinus / is dux Cornubie 3. Ag(g)anippus rex Francorum	1. Maglaunus rex Albanie 2. Henninus dux Cornubie 3. Aganippus rex Francorum	1. Manglanus reis d'Escoce 2. Hennims duc de Cornoaille 3. Aganippus reis de France
<i>Brut</i> de Munich	Shakespeare	Holinshed
1. Ma(r)glaus dus d'Albanie 2. Hennins dus de Cornüaille 3. Aganippes rois de France	1. Duke of Albany 2. Duke of Cornwall 3. King of France (pas de prénoms)	1/2 Henninus Duke of Cornwall 2/1 Maglanus Duke of Albania (l'ordre n'est pas précisé) 3. Aganippus a Prince of Gallia
John Higgins 1. King of Albany 2. Hinnine Prince of Camber and Cornwall 3. Aganippus King of Fraunce		

Nombre de chevaliers accordés à Leir et leur réduction

Geoffroi de Monmouth (Vulgate): 30 réduit à 20 à 5 à 1

Geoffroi de Monmouth (Variant Version): 40 (ou 60 selon le ms.) réduit à 30 à 5 à 1

Wace: 40 réduit à 30 à 10 à 5 à 1

Brut de Munich: 40 réduit à 20 à 5 à 1

Shakespeare: 100 réduit à 50 à 25 à 10 à 5 à 1 (réductions proposées seulement)

Holinshed: pas de détails: à la fin Leir est réduit à un seul serviteur John Higgins; 60 réduit à 30 à 10 à 1.



Analyse de l'histoire du roi Leir d'après l'*Historia* et les traductions françaises du XII^e siècle (Vulgate: chapitre 30 et début du chapitre 31; Variant Version: idem; Wace: 1657-2066; *Brut* de Munich: 2760-3622).

Au seuil de la vieillesse, Leir, roi de Grande-Bretagne et fondateur de Leicester, se décide à partager son royaume avec ses trois filles et à les marier au jeune homme de leur choix. Il pense donner plus de terre à celle qui l'aime le plus (ce détail manque dans la Variant Version et chez Wace, où il veut simplement savoir laquelle l'aime le plus). Il pose donc la question à ses filles à tour de rôle. L'aînée répond qu'elle l'aime plus que sa propre âme, la seconde qu'elle l'aime plus que tout être vivant, mais la troisième, la plus aimée de son père, comprend très bien que ses sœurs le flattent, et répond pour l'éprouver qu'elle l'aime comme on doit aimer son père, et elle conclut par ce dicton, que je cite dans la traduction de Wace: « Tant as, tant vals et jo tant t'aim » (1742).

Fou de rage, Leir refuse de lui donner quoi que ce soit, même une dot, mais il consent que, si un prétendant étranger se présente, elle pourra l'épouser (ce détail duprétendant étranger manque dans la Variant Version et chez Wace). Ses filles aînées se marient avec l'homme de leur choix, et Leir leur livre la moitié du royaume; l'autre moitié ne leur sera donnée qu'après sa mort. Un roi de France accepte d'épouser la cadette sans dot. Plus tard Leir devient débile et ses gendres lui extorquent le royaume en entier. Leir est donc logé chez ses enfants, d'abord chez sa fille aînée, avec un entourage d'un nombre important de chevaliers (le chiffre varie selon le texte — voir tableau). Après quelque temps (deux ans dans certaines versions) sa fille se plaint

au sujet de l'entourage de Leir qui, paraît-il, coûte cher et se dispute avec sa suite à elle. Elle propose à son père d'en réduire le nombre. Furieux et humilié, celui-ci s'en va chez sa seconde fille où il est reçu avec un entourage diminué. Après un peu de temps (moins d'un an), cette fille aussi demande une réduction. De retour chez son aînée, Leir trouve qu'il ne sera reçu qu'accompagné d'un seul chevalier. En proie au désespoir, il prend le bateau pour aller en France se présenter très humblement devant sa fille cadette, et lui demander du secours.

A bord (mais chez Wace avant de se mettre en mer) il se livre à un long monologue se plaignant des revers de Fortune, se remémorant ses triomphes passés, et se rendant compte que Cordeilla avait eu raison : ses filles aînées l'avaient aimé aussi longtemps qu'il « valait » quelque chose. En France Leir se rend à la ville où se trouve sa fille, la reine, mais il reste en dehors de la ville et lui envoie un messenger. Cordeilla, bouleversée par le récit du messenger, fond en larmes ; immédiatement, elle envoie beaucoup d'argent à son père et lui conseille d'aller dans une autre ville, où il se reposera, faisant semblant d'être malade, et où il retiendra un entourage convenable de quarante chevaliers. Ensuite il viendra auprès d'elle et de son mari pour faire sa « clamor » au sujet de son expulsion de son royaume. Tout cela ayant été fait, le roi de France mobilise une grande armée, que Leir, accompagné de sa fille, mène en Grande-Bretagne, où il reste vainqueur après une bataille contre ses deux gendres. Il règne encore trois ans, ayant établi sa cadette comme son successeur, et à sa mort est enterré à Leicester dans un temple souterrain dédié au dieu Janus. Cordeilla règne cinq ans avant d'être détrônée par ses neveux, qui l'emprisonnent. Sombree dans le désespoir, elle se tue.

Voilà le récit tel qu'on le trouve dans les manuscrits de l'*Historia*, chez Wace, et dans le *Brut* de Munich. La version de la Vulgate est plus longue que celle de la Variant Version, et, à ce qu'il paraît, l'auteur du *Brut* de Munich suit la Vulgate de très près. Par contre il semble certain que Wace a suivi la Variant Version, qui est moins détaillée — ce qui explique peut-être pourquoi chez Wace cette histoire est moins attachante que dans le *Brut* de Munich. Neil Wright a conclu, « the Variant Version of the *Historia* was Wace's source⁹ ».

7 — On trouvera un extrait des *Chronicles* de R. Holinshed, ainsi qu'un extrait de *The Mirror for Magistrates* de John Higgins dans les Appendices de *King Lear*, edited by Kenneth Muir, the Arden Edition of the Works of William Shakespeare, London (Methuen), nouv. éd. revue et corrigée, 1972. Je cite le texte de Shakespeare d'après cette édition.

8 — Il y a maintes variantes dans les autres mss. utilisés par Wright. Je me limite ici au manuscrit de base.

9 — A la page LXII de son introduction à l'édition de la Variant Version. Voir son argument aux pages précédentes, et sa discussion au sujet du ms. dont s'est servi Wace aux pages CII-XIV.

Shakespeare, au contraire, qui n'avait probablement pas lu l'*Historia* et qui était dramaturge, non chroniqueur, a changé beaucoup de faits et maints détails, tout en préservant la trame original de l'histoire. Chez Shakespeare il y a une intrigue secondaire importante — le drame de Gloucester et de ses deux fils, Edgar et Edmund, l'un bon, l'autre méchant, qui souligne le drame principal de Lear et de ses trois filles. En outre on y trouve le personnage important du Fou, dont la « Folie » reflète la folie véritable de Lear et la folie feinte d'Edgar, le bon fils de Gloucester, déguisé et en fuite. Le Fou, ainsi que Kent, fidèle serviteur de Lear, mais banni et humilié, permet à Shakespeare de faire des commentaires sur ce qui se passe sur la scène. L'intrigue aussi est beaucoup plus complexe : les deux filles aînées de Lear font des complots avec Edmund, le mauvais fils de Gloucester, et pensent se marier avec lui, le mari de la seconde ayant déjà été tué (III, sc. VII), et l'aînée, Goneril, comptant se défaire de son mari, qui demeure compatissant envers Lear (Tigers, not daughters, waht have you perform'd? / A father, and a gracious aged man... IV, sc. II, 40-41). Les deux filles aînées de Lear périssent, Regan empoisonnée par Goneril, qui se tue ; Lear et Cordelia sont saisis au cours de la bataille livrée contre l'armée française, et Cordelia est tuée à la suite des ordres d'Edmund. Lear meurt de désespoir (ou de joie, selon certains critiques, croyant que Cordelia vit toujours¹⁰). Edgar tue son frère méchant, Gloucester, rendu aveugle dans le troisième acte, meurt plus tard, mais réconcilié avec Edgar, et Kent périt aussi. A la fin il ne reste qu'Albany (le mari de Goneril), maintenant maître du royaume, et Edgar, le Fou ayant disparu avant les retrouvailles de Lear et de Cordelia. L'intrigue se passe en très peu de temps (deux ou trois jours?) : les filles aînées sont déjà mariées au début de la pièce, tout le royaume leur est livré dès la première scène, et Shakespeare a fondu les deux batailles (celle par laquelle Lear est restauré et celle par laquelle Cordeilla perd le trône) en une seule, ne voulant pas sans doute qu'une armée venue de France fût victorieuse sur le sol britannique.

Une fin tragique, avec la mort de la plupart des personnages, bons ou méchants, une intrigue beaucoup plus complexe, mais surtout ce trait magistral de la folie de Lear, voilà ce que nous trouvons dans le texte de Shakespeare, qui a transformé l'histoire de Geoffroi pour en faire une tragédie géniale, un chef-d'œuvre du théâtre anglais. Ce qui nous intéresse ici c'est moins l'intrigue que les personnages, les relations entre Lear/Lear et ses filles, la présentation de la personnalité de Lear/Lear, et l'attitude de l'auteur envers ses personnages, qu'ils soient bons ou méchants.

10 — Voir la note sur la vers 309 à la page 205 de l'édition citée ci-dessus.

Nous proposons donc d'examiner de plus près la personnalité du roi Leir et de ses filles dans le *Brut* de Munich, en nous servant d'une comparaison avec le *Brut* de Wace et le *King Lear* de Shakespeare pour mettre en relief les traits fondamentaux de ces personnages. Ensuite nous ferons une analyse de deux « scènes » importantes — la réunion de Leir/Lear avec Cordeille/Cordelia ; le monologue de Leir comparé aux scènes célèbres de la folie de Lear (III, sc. II, IV, VI). Nous passerons finalement à l'attitude de l'auteur envers ses personnages, ses commentaires, ses interventions, pour conclure en faisant ressortir les caractéristiques prédominantes de l'auteur du *Brut* de Munich.

Pour tous ces auteurs du moyen âge (ainsi que pour Shakespeare, d'ailleurs) c'est Leir qui est le personnage le plus important. C'est lui le roi, il peut faire ce qu'il veut de son royaume, et même s'il le perd par sa faute ou par la faute des autres, il doit être établi comme roi à la fin de sa vie, pour ne pas faire triompher les méchants. Que Cordeilla se tue de désespoir dans sa prison, est triste, pensent Geoffroi et l'auteur du *Brut* de Munich, mais l'injustice de cette mort ne les préoccupe pas. Wace croît même que Cordeille agissait d'une façon déraisonnable en se tuant :

.. ele s'ocist en la gaiole
de marrement, si fist que fole. (2065-2066)

l'horreur du chrétien devant le péché du suicide, ou simplement une remarque méprisante au sujet d'une femme qui avait cru pouvoir régner en Grande-Bretagne ? Le roi Leir ne mérite pas qu'on le dépouille de son royaume : n'ayant pas de fils, il fait de son mieux pour assurer que son pays ne sombre pas dans l'anarchie à sa mort ; il pense sans doute à une période d'apprentissage pour ses filles et leurs maris, avant que le royaume ne leur soit cédé en entier. Leir est très âgé (tous les textes parlent d'un règne de soixante ans, même si on ne sait pas si ce chiffre comprend les trois dernières années après la défaite de ses gendres), et il a envie d'alléger un peu son fardeau — une sorte de demi-retraite. Il s'ensuit donc que Leir n'est pas du tout condamnable aux yeux des auteurs du XII^e siècle. Tous les malheurs qui lui arrivent sont dus à la fausseté, à la méchanceté, et à l'avarice de ses deux filles aînées (et de ses gendres qui désirent le pouvoir). Cordeilla est sage, de bon sens, belle, pure, désintéressée. C'est elle qui comprend la déception de ses sœurs et qui essaye avec sa réponse ambiguë d'alerter son père. Elle subit son humiliation avec courage et patience, et sans rancune. L'auteur du *Brut* de Munich esquisse un petit roman d'amour à son sujet, inspiré par ces mots de Geoffroi : « amore virginis inflammatus » (Vulgate, p. 20 ; Variant Version, p. 25). Aganippe s'éprend d'elle d'un « amor de lonh », et quand ses messagers reviennent de leur premier voyage en Grande-

Bretagne pour lui dire que la jeune fille n'a même pas de dot, il s'effraye, croyant l'avoir déjà insultée, car ses messages auraient dû accepter la main de la pucelle tout de suite. Il se montre un prétendant empressé, et on a l'impression que l'auteur du *Brut* de Munich compte récompenser Cordeïlle en lui trouvant un mari si courtois et si délicat.

Chez Shakespeare on trouve des changements plus profonds. La première scène où Lear confronte ses filles révèle un roi qui frise la folie (Kent: ... be Kent unmannerly, / When Lear is mad. What would'st thou do, old man? I, sc. I, 144-145); et plus tard le Fou ne cesse pas de lui rappeler l'erreur qu'il a commise (voir, par exemple, I, sc. IV). Peu de temps après, se voyant renvoyé par ses filles aînées, Lear devient complètement fou, et n'est guéri que par les soins de Cordelia et de son médecin. Lear est donc considéré comme responsable de sa chute, mais par contre ses filles sont encore pires que dans les textes du moyen âge : ce sont des incarnations du Mal. Non seulement elles sont coupables de s'être débarrassées de leur père, de l'avoir insulté, et humilié, mais Goneril complotte de tuer son mari, s'implique avec Edmund du vivant de ce dernier, et empoisonne sa sœur. Regan commet moins de crimes, mais c'est simplement que l'occasion lui manque — sa sœur la devance.

Wace aussi, en ne changeant en rien les faits donnés par Geoffroi, nous montre une Gonorille exécrable. Elle dit à son mari :

*Que deit ceste assemblee d'omes ?
 En meïe fei, sire, fols sumes
 Ki tel pople avum ci atrait ;
 Ne set mis peres que il fait.
 Entrez est en foïle riote ;
 Vielz hom est, desormais redote.
 Huniz seit ki mais l'en crerra
 Ne ki tel gent pur lui païstra.
 Li suen sergant as noz estrivent
 E li un les altres eschivent.
 Ki purreit souffrir si grant presse ?
 Li sire est fols, sa gent purverse.
 Ki plus i met e plus i pert,
 Ja hom nen avra gré quil sert.
 Mult est fols ki tel gent conree,
 Trop en i ad, tiengent lur veie.
 Mis peres est sei quarantisme,
 D'or en avant seit sei tentisme
 Ensemble od nus, u il s'en haut
 Od tut sun pople, nus que chaut ?*

(1863-1882);

et Wace ajoute ce commentaire misogyne :

*Mult i ad poi femes senz vice
E senz racine d'avarice.*

(1883-1884)

Le *Brut* de Munich donne moins de détails ici, mais sa Gonorille aussi insulte son père :

*« Ohi ! », fait ele, « Queil folie !
Cum moi semble granz legerie
que vielz hom pauvres tient maisnie,
ki rien nen a en sa baillie ? »*

(3137-3140)

Pour montrer en plus de détail le caractère de Cordeïlle et ses relations avec son père, il faut examiner leur réunion au moment de l'arrivée de Leir en France. Le récit de Geoffroi est assez bref, bien qu'il note le fait que « commota est Cordeilla et flevit amare » (Vulgate, p. 21) (« contrita est corde et flevit amare » ; Variant Version, p. 27), et Wace dit simplement : « Cordeïlle que fille fist » (1987). Cependant nous trouvons ici dans le *Brut* de Munich tout un petit drame de pitié filiale, car l'auteur nous décrit d'abord une scène où Cordeïlle est confrontée par le messager. « Por sun père out lo cuer dolent / si en plora mult tendrement » (3329-3330). Ayant posé une question au message à propos de l'entourage de Leir (« Quanz chevaliers a od lo roi ? » 3335), et ayant reçu la réponse qu'elle redoutait, elle prend or, argent et riches vêtements et les donne au messager en lui adressant un discours d'environ quarante vers dans lequel elle souligne sa douleur et ses promesses d'aide (par exemple : « or ne trovra pas m'amor vaine » (3360), mais en même temps elle donne des détails très pratiques sur ce qu'il faut faire, « quar je ne vueil que sa poverte / en cest païs soit descouverte » (3365-3366). C'est Cordeïlle qui redonne à Leir sa fierté perdue : il sera reçu par elle et son mari comme « riche roi plain de barnage » (3381). Cette aide et ces assurances ont l'effet désiré :

*Leïr est fors del mauvais pas,
ne li siet mie ses cuers bas,
ne se clame chaitif ne las,
quar avoir a et roiaus dras,
si a maisnie et chevaliers.
Mult plus en est et bauz et fiers.*

(3407-3412)

Cordeïlle a rétabli la confiance de son père qui se rend auprès d'elle et de son mari comme un roi et non pas comme un misérable.

Chez Shakespeare les retrouvailles de Lear et de Cordelia ont un contexte tout à fait différent : c'est Cordelia qui vient en Grande-Bretagne, et Lear est mené dans son camp par le fidèle Kent. Grâce aux soins du médecin de Cordelia, Lear revient à ses esprits après un sommeil long et profond :

Cordelia: O! look upon me, Sir,
And hold your hand in benediction o'er me.
No, Sir, you must not kneel.

Lear: Pray, do not mock me:
I am a very foolish fond old man,
Fourscore and upward, not an hour more or less;
And to deal plainly,
I fear I am not in my perfect mind.
Methinks I should know you and know this man;
Yet I am doubtful; for I am mainly ignorant
What place this is, and all the skill I have
Remembers not these garments; nor I know not
Where I did lodge last night. Do not laugh at me;
For, as I am a man, I think this lady
to be my child Cordelia.

Cordelia: And so I am, I am.

Lear: Be your tears wet? Yes, faith. I pray, weep not:
If you have poison for me, I will drink it.
I know you do not love me; for your sisters
Have, as I do remember, done me wrong:
You have some cause, they have not.

Cordelia: No cause, no cause.

Lear: Am I in France?

Kent: In your own kingdom, Sir. (IV, sc. VII, 57-76)

Ce sont des moments pleins d'émotion où l'on voit s'exprimer les mêmes sentiments d'amour filial que chez la Cordeille du *Brut* de Munich. Un peu plus tard nous trouvons un trait frappant qui lie le Leir du *Brut* de Munich au Lear de Shakespeare: le premier, de retour en Grande-Bretagne, retrouve ses forces pour combattre vaillamment contre ses gendres; le dernier, bien plus faible physiquement, trouve néanmoins assez de force pour tuer le serviteur qui vient de prendre sa fille bien-aimée dans la prison où ils se trouvaient ensemble.

Avant la réconciliation de Leir et de Cordeille nous avons la scène où Leir regrette son passé et se tourne vers sa fille cadette, qu'il a durement traitée, en avouant qu'elle seule avait eu raison. Dans tous les textes médiévaux nous trouvons ici un monologue de Leir, dans la plupart des cas prononcés au cours de son voyage en France. Dans l'*Historia* le monologue est assez court: Leir s'adresse à Fortune, parle brièvement de son passé glorieux, souligne sa pauvreté actuelle et l'abandon de tous ses amis et parents, et termine son discours en se tournant vers l'avenir, vers Cordeilla. Chez Wace la partie du mono-

logue qui s'adresse à Fortune a été développée (c'est sans doute un lieu commun des auteurs du moyen âge), et ayant parlé de sa situation présente, Leir pense à Cordeille en avouant qu'il avait mal compris sa réponse :

*Ele dist que tant m'amerait
Comme sun pere amer deveit;
Que li dui jo plus demander?* (1967-1769)

L'auteur du *Brut* de Munich a triplé cette partie du récit : tout d'abord il fait sa propre analyse de la situation de Leir (3153-3188); ensuite Leir s'adresse à « Malvaise destineie » et à Fortune, dont il décrit la roue redoutable : « Si fais ta roe retorneir, / celui chaïr, altre munteir » (3241-3242); puis dans un deuxième monologue il s'adresse à Cordeille et termine son discours avec ces mots :

*Si ne donai a toi nient,
dolenz en sui, mult m'en repent.
De ma terre sui fors chaciez,
desheriteiz, et essilieiz* (3291-3294)

Nous savons que l'auteur du *Brut* de Munich est un écrivain assez prolixe, surtout par rapport à Wace, mais il faut reconnaître pourtant qu'ici il a su profiter de sa prolixité même, car l'analyse plus sobre de l'auteur est suivie par un monologue qui commence par le vers « Ohi ! Malvaise destineie ! » (3197), décrit en termes vivants les exploits guerriers du vieux roi, et conclut avec la roue de Fortune : « Ohi ! Fortune, cum iés dure ! » (3229). Le second monologue débute : « A ! Cordeille ! Cordeille ! » (3257, 3277), et par deux fois des rimes intéressantes : vaus : faus : maus : saus (3263-3266); marieie ; ahireteie : marieir : desheriteir (3285-3288) (cp. dans le premier monologue : dure : droiture : nature : cure ; 3229-3232). Les qualités stylistiques de ces monologues mises à part, nous devons noter que Leir se repent ici (v. 3292 cité ci-dessus, et : « Por nient ou vers toi grant ire / et dis que ne deüsse dire » : 3283-3284); enfin il a compris ce que signifiait la réponse de Cordeille.

Chez Shakespeare toute cette partie de l'histoire est remplacée par les scènes dans lesquelles Lear devient fou. La tempête terrible que Lear et le Fou essuient, perdus sur la lande, reflète l'horreur et la confusion qui règnent dans le cerveau de Lear (III, sc. II, IV, VI), et sa folie se trouve renforcée par la « folie » du Fou, et la folie feinte d'Edgar, qui se fait passer pour un mendiant déséquilibré pour échapper aux poursuites de son frère méchant. Il y a donc ici une symphonie de folies diverses. Lear se repent aussi, mais d'une façon différente : il comprend qu'il appartient, lui aussi, au commun des mortels, et il se rend compte que, durant son règne glorieux, il a trop

peu pensé à ses sujets pauvres : «unaccommodated man is no more but such a poor, bare, forked animal as thou art» (III, sc. IV, 104-106), dit-il à Edgar, et un peu plus tôt :

*O! I have ta'en
Too little care of this. Take physic, Pomp;
Expose thyself to feel what wretches feel,
That thou mayst shake the superflux to them,
And show the Heavens more just.* (III, sc. IV, 32-36)

C'est un repentir moins personnel et plus universel. Shakespeare a transformé le monologue de Lear en ces scènes cataclysmales.

On a déjà noté que Shakespeare, à travers les remarques de Kent et du Fou, a fait des commentaires sur ce que Lear pense et ce qu'il a fait (v. par exemple les scènes I et IV du premier acte). Les auteurs du XII^e siècle, eux aussi, ont voulu faire ressortir quelques traits de leur récit — la morale qui y est enseignée, ou bien la douleur qu'éprouve Leir. Nous avons parlé des commentaires de Wace sur Gonorille et sur la fin tragique de Cordeille (1883-1884, 2065-2066) et il est clair que cet écrivain assume volontiers un ton moralisateur. Par contre, l'auteur du *Brut* de Munich est tout à fait captivé par les émotions et les souffrances de ses personnages. Il crée ce minuscule roman d'amour pour Cordeille, et même s'il donne deux monologues à Leir, au lieu d'un seul, cela ne lui suffit pas : il insère un petit monologue de son cru, au moment où Leir, dépouillé de son royaume par ses gendres, est forcé d'habiter à la cour de Maglaus :

*Ohi! Queil duel et queil belloï!
Lor provendier unt fait del roi.
Ohi! Queil hunte et queil viltei!
Ohi! Cum grant delloiautei
que si gendre por sun bienfait
vers lui se sunt ensi forfait.* (3061-3066)

C'est un cri de cœur venu d'un écrivain pour qui ses personnages sont des êtres vivants qui souffrent.

La longueur de son récit nous frappe aussi : 863 vers pour l'histoire du roi, tandis que Wace n'en a que 410. C'est en partie à cause de son style lent et prolixe (il aime bien se servir de trois synonymes, comme aux vers 3217-3128 : «la ramembrance plus me paine, / plus me travaille et demaine... ») ; mais si Shakespeare a raccourci le temps dans lequel se déroule l'histoire pour des raisons dramatiques et littéraires, ne peut-on pas penser que l'auteur du *Brut* de Munich a voulu faire valoir cette histoire en ralentissant son récit ? Cela donne de l'importance à la vie de Leir par rapport au reste de sa chronique. Un peu plus loin il est de nouveau captivé par Silvia et ses fils Romu-

lus et Rémus, à qui il accorde 316 vers, et leur histoire n'est pas encore terminée quand le manuscrit s'arrête. J'ai déjà parlé de ce récit des amours de Silvia et de Mars¹¹, où l'auteur, qui n'avait trouvé qu'une seule phrase chez Geoffroi sur la fondation de Rome, a su créer quelque chose de beau et d'émouvant en ajoutant des descriptions puisées ailleurs ou dans son imagination fertile.

Cet écrivain, sans doute très peu connu au moyen âge, comme de nos jours, car il se peut que sa chronique n'ait jamais été terminée¹², se révèle comme quelqu'un d'une sensibilité exquise en proie aux diverses émotions suscitées par le texte qu'il était en train d'écrire. Shakespeare se plaît à souligner les éléments tragiques et violents de l'histoire du roi Lear; Wace, lui, se montre ici (je ne parle que de la section sur Leir, une partie infime de son œuvre magistrale) simple, direct et moralisateur, tandis que l'auteur du *Brut* de Munich est un véritable romantique. Quel dommage que le reste de son œuvre soit perdu et qu'on ne soit plus en mesure d'apprécier ses évocations si charmantes et si délicates des émotions de ses personnages! En reconnaissant que l'histoire du roi Leir, ce drame à la fois politique, domestique et tragique, méritait d'être développée et traitée avec sympathie, enthousiasme et imagination, il a été — bien sûr de très loin — le précurseur de Shakespeare¹³.

Patricia LEWIS
Swansea, Grande-Bretagne

11 — Voir mon article de *Medium Aevum*, pages 277-278.

12 — Le manuscrit unique et fragmentaire avait été conservé plié en deux verticalement avant d'être relié (au XV^e siècle, paraît-il), de sorte que la dernière page (23 vo) se trouve très endommagée et parfois illisible.

13 — Je tiens à remercier très sincèrement la Bayerische Staatsbibliothek de la ville de Munich, qui m'a permis de travailler sur le manuscrit du *Brut* de Munich.